

Bergère des collines

BIOPHILIA

| collection créée par Fabienne Raphoz |

- Edward O. WILSON | *Biophilie*
Traduction Guillaume Villeneuve, n°1
- Federigo TOZZI | *Les Bêtes*
Traduction Philippe di Meo, n°2
- Thomas Henry HUXLEY | *Voyage sur le Rattlesnake*
Traduction André Fayot, n°3
- Paul SHEPARD | *Nous n'avons qu'une seule terre*
Traduction Bertrand Fillaudeau, n°4
- William BARTRAM | *Voyages*
Édition naturaliste établie par Fabienne Raphoz, n°5
- Fredrik SJÖBERG | *La troisième île*
Traduction Elena Balzamo, n°6
- Aldo LEOPOLD | *Pour la santé de la terre*
Traduction Anne-Sylvie Homassel, n°7
- K. SHANOR & J. KANWAL | *Les Souris gloussent, les chauves-souris chantent*
Traduction Bertrand Fillaudeau, n°8
- Ernest Thompson SETON | *Lobo, le loup*
Traduction Bertrand Fillaudeau, n°9
- Gwenn RIGAL | *Le Temps sacré des cavernes*, n°10
- Dominique RAMEAU | *Sanglier*, n°11
- Armand FARRACHI | *La Tectonique des nuages*, n°12
- Fabienne RAPHOZ | *Parce que l'oiseau*, n°13
- Christine VAN ACKER | *La Bête à bon dos*, n°14
- John MUIR | *Célébrations de la nature*
Traduction André Fayot, n°15
- Bernd HEINRICH | *Survivre à l'hiver*
Traduction Bertrand Fillaudeau, n°16
- Bernd HEINRICH | *En été*
Traduction Anne-Sylvie Homassel, n°17
- Florence ROBERT | *Bergère des collines*, n°18

À paraître

- Pierre VINCLAIR | *La Sauvagerie*, n°19
- John Alec BAKER | *Le Pèlerin*, n°20
- Préface Francis Tabouret
- Jean-Michel MAZIN | *Balades dinosauriennes*, n°21
- Rachel CARSON | *Le Sens de la merveille*
Traduction Bertrand Fillaudeau, n°22

Florence Robert

Bergère des collines

Biophilia
ÉDITIONS CORTI

Le programme des parutions et
le catalogue général sont en ligne sur :
www.jose-corti.fr

© Éditions Corti, 2020
n° d'édition : 2318
isbn 978-2-7143-1235-8

Il a bien fallu cocher « Ovin viande » sur le formulaire d'inscription à la formation agricole. « Ovin viande », pour devenir éleveuse de brebis et bergère, pour vivre dans le cru des choses, au plus près de la nature. Du nerf, du sang, de la douceur, pourquoi me faut-il m'en revenir aux bêtes ?

Je pourrais produire du lait, faire du fromage, transformer la matière vive, mais je ne veux que cela : de grandes étendues de solitude, un peu âpres, mais qui affirment le geste auprès des bêtes et des vents. Le rêve, progressivement, est né, celui d'une longue et lente immersion dans les cycles du paysage, une pulsation qui martèle l'être, une forge à feu doux et continu, le rêve d'être une des mains ouvertes, une des bêtes, une de dehors, de vent et d'herbe.

Changer de vie. J'ai longtemps admiré les gens capables de tout plaquer : lieu de résidence, amis, boulot. Je les trouvais courageux, autonomes – libres – en un mot. La tentation en a toujours été écrite au fond de moi, comme une aventure indispensable à une vie bien remplie.

Le dé clic est venu d'une rencontre...

Assis sur une chaise fatiguée au fond de sa miellerie, un vieil apiculteur nous accueille. Nous sommes tout près de la belle ville de Lagrasse, dans les Corbières, au sud de Carcassonne. On sent qu'il peut raconter son pays et cette garrigue pendant des heures. Un peu pâle, le vieil homme égrène ses arguments, tranquillement, avec conviction :

– Avant il y avait les moutons. On le voit sur les photographies de l'époque, il y avait peu d'arbres, juste la garrigue. Des jonquilles partout, des bouquets de tulipes sauvages. Des orchidées. On disait des Corbières que le lait et le miel y coulaient à flots. Dans l'antiquité romaine, déjà, le miel de Narbonne était réputé.

Depuis des années, inlassablement, il distribue à ses visiteurs des textes qu'il a écrits à propos de la garrigue et des abeilles. Il est un peu triste cet homme, un peu nostalgique, mais son propos n'a rien de passéiste. Il explique une réalité très concrète. Je l'écoute avidement, ses mots creusent un trou dans ma cage thoracique, descendent dans mes jambes, y créent un fourmillement que je reconnais.

– Ce sont les brebis qui font la garrigue. Elles mangent le bourgeon terminal du pin d'Alep*, les cades*, les romarins. Tant qu'il y avait des brebis, il y avait du miel et du gibier. Les hommes ne rentraient jamais de la chasse les mains vides,

1 Tous les termes suivis d'un astérisque sont inclus dans un glossaire en fin de texte.

il y avait des perdrix, des grives, des cailles, des lapins. Les abeilles aiment les roumanissats* et les romarins taillés par les brebis fleurissent à foison. On pouvait faire soixante kilos de miel par ruche. Maintenant, on obtient plutôt vingt kilos. Les brebis, c'était pour le fumier et pour la laine. On construisait des bergeries pour récupérer le fumier, et on tondait la laine. Et on mangeait la viande bien sûr. Le fumier, c'était pour les vignes. C'étaient de petites brebis, avec une belle laine. Les vignes ont tout pris, ce n'était plus rentable la brebis, les bergers sont devenus vieux, il n'y a eu personne pour reprendre. Les vigneron ont bien gagné leur vie, plus besoin de troupeaux pour le fumier, on a mis des engrais de synthèse. Depuis que les troupeaux sont partis, la végétation monte, la garrigue s'embroussaille. Pourtant c'est bon la garrigue. Avec la garrigue, on remplit les brebis. C'est très riche.

Les Corbières. Depuis l'âge de huit ans, je rêve de vivre ici, dans ce pays puissant, tout de parfums et de tourments sauvages, coincé entre la mer et la plaine, ouvert sur les majestueuses Pyrénées. Nous longions à chaque départ en vacances la montagne d'Alaric au pied de laquelle passe l'autoroute entre Carcassonne et Narbonne, et j'étais captivée, subjuguée même, par cette montagne et cette végétation. L'appel est si ancien que j'y décèle une attirance presque surnaturelle : une place évidente, comme pré-écrite.

L'évocation des oiseaux, de la biodiversité, du métier de berger, finit de me montrer le chemin à suivre. Ce vieux monsieur affable et précis donne une chair concrète à mon rêve. Le virage s'annonce, comme à chaque fois que le cheval fou qui m'habite m'ordonne de passer à la suite. Je ne lutterai pas, je le sais déjà. Le vieil apiculteur a soufflé sur le feu qui couvait. M. Poudou, vous m'avez convaincue et je ne vous l'ai jamais dit, par peur de ne pas être à la hauteur du métier

et de ce milieu inconnus de moi. Il faudrait toujours dire les choses aux gens tant qu'ils sont là.

Deux petits mois de réflexion ont suffi. Un sept juillet, je coche «Ovin viande». Le moment est venu d'une vie choisie pour ce qu'elle porterait de rêve, de sens et d'inconnu. C'est maintenant, pour de vrai : je vais œuvrer pour les oiseaux, pour l'aigle. La garrigue s'embroussaille, il faut des brebis pour la brouter, il faut le passage d'un troupeau. Alors, l'herbe renouvelée et les insectes plus nombreux seront mangés par les lapins et les perdrix. Il y aura du soleil pour les fleurs, des fleurs pour les abeilles. Le temps qui vient sera temps d'édification. Je n'ai plus rien à faire dans la nature, j'ai à faire avec la nature. Je vais enfin marcher à la boussole des rêves furieux de mon enfance. Finies les interminables randonnées à pied, à cheval. Fini de traverser le pays en tous sens, sans but, sans rien construire. Fini le métier de calligraphe. Après la légèreté des arabesques et l'énergie maîtrisée des cursives, je choisis le poids patient des jours s'ajoutant les uns aux autres pour servir une œuvre plus vaste et moins spectaculaire que la belle écriture : élever des brebis dans les Corbières pour rouvrir les garrigues embroussaillées au profit de la biodiversité.

Plus de suppositions : des hypothèses.

Plus de rêves : des projets.

Le compte à rebours a commencé. Un jour, des brebis vont être là.

*

Septembre. Premier jour de stage. Mes hôtes, Denis et Françoise Callamand, habitent une maison appuyée à la garrigue à quelques kilomètres de Lagrasse, des centaines d'hectares où Denis garde les brebis chaque jour de l'année,

en toutes saisons. Il est berger, profondément. Partout où je parle d'eux, on me dit que je suis au bon endroit, que je vais apprendre beaucoup. Tant mieux, je n'ai jamais touché une brebis.

Même pureté qu'au désert. Même lumière intense et douce, même silence. Même amplitude. Aude, terre mythique, de soleil, de vent et de senteurs. Il est sept heures, je descends à la bergerie pour la première fois dans la fraîcheur de ce début de matinée. Les brebis sont dehors, contre la clôture du parc. Elles dorment, regroupées en un troupeau compact et bien rond, la tête cachée sous le ventre d'une congénère.

Denis me demande de les faire descendre jusqu'au pré du bas où le sainfoin les attend. Comment les faire suivre ? Elles ne m'écoutent pas, je ne parle pas la bonne langue. Denis remonte et appelle d'un « Finou, Finou ! » sonore qui fait lever, une, deux puis dix têtes, et au premier mouvement esquissé, tout le troupeau est alerté. Voilà les cent dix mères au trot et bien regroupées qui suivent leur patron.

Le soir même, je m'y prends mieux, et malgré un accent déplorable, mon appel cajoleur en éveille deux ou trois qui amorcent le déménagement. Nous voici cent dix plus une à courir vers le pré, je suis vite dépassée, femme en course soulevant la poussière avec les brebis. Joie simple, rien n'est bête quand les sens s'accordent au soleil d'un instant nouveau. C'est la clef de ce sourire-là.

Huit semaines de stage réparties sur huit mois, c'est peu. Denis a répondu, sans jamais montrer un signe d'agacement, à chacune de mes questions, répétant de multiples fois la réponse que j'ai oubliée. Il m'a appris ce qu'il a appris des vieux bergers, directement, en me faisant faire. Je comprends qu'il n'a pas oublié ses débuts, ses erreurs, ses tâtonnements. Il a un sourire gentil pour chacun de mes actes débutants. Je lui sais gré de cette patience bienveillante. Huit semaines

pendant lesquelles il m'aura tout donné, tout montré, les naissances, la garde, la conduite des chiens, la garrigue et ses richesses, les règles du pâturage, les soins, les papiers. Un monde en entier.

Il mériterait largement un portrait cet homme-là. Un mètre quatre-vingt-huit, une vraie tête de berger avec un œil noisette plus clair que l'autre, une épaisse barbe poivre et sel en hiver pour se protéger du froid, le béret, le bâton, une grande besace – la biasse* – patinée par l'usage et un entretien régulier, de belles et grandes mains, une force de la nature qui assoit un bélier de cent dix kilos sans effort, Denis Callamand, un nom comme un gage de sérieux, de compétence, avec ce petit plus indéfinissable qui fait silencieusement le tour du groupe qui l'évoque, un respect qui tutoie l'incompréhension, ou l'incrédulité. Est-ce encore possible, un homme comme ça ? Une telle sensibilité, une vraie affabilité, ce sens de l'autre, de la parole donnée, du respect de la tradition : – Moi, je ne vends pas mes chiens, entre bergers on se donne les chiens. Un caractère plus qu'affirmé et cette passion totale pour les brebis qu'il aime comme des enfants.

Dès l'âge de cinq ans, il a été fasciné par les bergers de la Crau*, la Camargue sèche, et les a suivis chaque fois que possible. À dix-neuf ans, il a commencé pour de bon, embauché parce qu'il savait faire boire un agneau. Quand on sait faire téter un agneau, on sait beaucoup de choses. J'ai débarqué dans la profession auprès d'un homme qui porte une mémoire du métier, qui parle une langue qui fait témoignage, qui fait les gestes de toujours. Me voilà un peu héritière de ces savoir-faire particuliers, qu'il faut entretenir et transmettre. Loin d'être des pièces de musée que l'on peut conserver tels quels dans une pièce à bonne température, ils demandent à être menés en corps, roulés en muscle, répétés et repris, engrangés au fond des veines. Denis se pose régu-

lièrement la question de l'avenir du métier. Il me donnera toutes mes chances.

*

Tout plaquer c'est bien, mais il faut tout réinventer. La tâche paraît immense, mais, hasard guidé par les étoiles, main souterraine du destin, une succession magique d'événements et de rencontres livre tout sur un plateau, en quelques mois.

Albas est un village des Corbières qui cherche un berger. Les chasseurs sont intéressés par le débroussaillage naturel que le troupeau pourrait réaliser tant ils ont de mal à se frayer un passage par endroits lorsqu'ils poursuivent les sangliers.

La rencontre avec monsieur le maire se fait en présence de Denis et du technicien ovin de la chambre d'agriculture, dès le mois d'octobre. Étonnant rendez-vous, pendant lequel Jean-Claude Montlaur, le maire, fait tout pour me persuader qu'Albas est la bonne commune et m'assurer que tout sera fait pour m'aider et m'accompagner, tandis que de mon côté, je fais tout pour le rassurer et le convaincre que je suis la bonne bergère... l'affaire se fait facilement. Ce sera ce village-là.

Rapidement, le maire entreprend quelques démarches et trouve un terrain susceptible de recevoir la ferme, à trois kilomètres du village, adossé aux bonnes garrigues que la commune met à ma disposition.

Il nous trouve aussi une maison que nous pourrions louer, relayée un peu plus tard par une autre maison que mes parents décident d'acheter...

L'installation de nouvelles exploitations agricoles est souvent problématique. Le foncier est difficile à libérer, l'habitat est rare et souvent cher ou mal situé. Il n'est pas rare de de-

voir attendre quelques années entre la naissance du projet et l'installation effective.

Pour moi, rien de tel. Une poigne m'a prise au collet et m'a assignée à cette place-là. Les vœux exprimés seront exaucés, au-delà de l'espérance. Condamnée à réussir, je suis la dernière pièce qui manquait au rouage qui m'attendait. Étrange sensation. Étrange propulsion.

*

Cette Corbière-là est sèche, très isolée. En quittant l'autoroute à Lézignan-Corbières entre Carcassonne et Narbonne, on prend résolument plein sud. On traverse d'abord une plaine viticole, puis, après un pont, on entre dans la jolie vallée qui mène à Coustouges. Après Coustouges, la route est assez étroite. Pendant des kilomètres, il n'y a plus que la nature et des vignes, sagement rangées le long de la route. Au-dessus, la garrigue bruit tranquillement, imperturbable, souveraine. Les virages se succèdent, on monte doucement, il n'y a plus de maisons, rarement un signe de vie. On débouche bientôt sur une petite plaine et son dolmen, elle-même entourée de reliefs que l'on croirait empruntés à l'Espagne du Sud, de véritables « mesetas » aux bords abrupts et rocheux, aux plateaux rectilignes. On laisse successivement sur sa gauche les routes qui mènent à Fontjoncouse, à Durban-Corbières, et au détour d'un virage, au fond d'une petite vallée aux terres rouges, apparaît le village. Albas est posé sur un petit promontoire, avec son clocher carré et ses maisons anciennes bien serrées près de lui. Cascastel et Villeneuve-les-Corbières sont à quatre kilomètres, les autres villages sont à dix kilomètres. Entre tous ces villages, de très rares bergeries rénovées. On ne passe pas à Albas, on y vient exprès tant le village est à l'écart des axes de circulation. Pas